

n'oserait caractériser les mœurs du peuple anglais par le récit d'une transaction de ce genre.

Ce qui m'a le plus impressionné au sujet du Nord-Ouest, c'est son immense étendue. Quand j'y rêve, le soir, ou que j'y pense, le jour, je vois quel immense espace nous avons à coloniser, comme je désire, aussi, que nous le colonisions ! Je ne parlerai ni des Chinois, ni des Japonais, mais seulement des Galiciens et des Doukhobortsés. J'ai vu, en diverses occasions, nombre de Galiciens ; ils m'ont paru un peuple doux, soumis, et m'ont eu l'air d'être venus en ce pays pour gagner honnêtement leur vie. Naturellement, ils ont leurs mœurs et leur manière de vivre, qu'il peut être plus difficile de changer que celles des Doukhobortsés mais si la civilisation de ce pays ne peut tenir tête à ces gens qui nous viennent d'Europe en nombre relativement peu considérable, c'est une civilisation qui ne mérite pas de subsister. Il n'y a pas de peuple en Europe qui puisse, en venant ici, faire tort aux institutions du Canada ou embarrasser le pays, car les conditions dans lesquelles nous vivons au point de vue matériel et moral, peuvent triompher, par elles-mêmes, des difficultés que pourraient occasionner le caractère d'un peuple qui vient de Galicie ou de n'importe quelle autre partie d'Europe. Quant aux Doukhobortsés, je ne saurais en parler avec l'autorité ; je ne les ai vus que pendant trois ou quatre heures, mais j'en ai vu débarquer la première cargaison à Saint-Jean. J'ai parcouru le navire, conversé avec les officiers et avec les immigrés avec qui les interprètes du département de l'Intérieur me mettaient en communication. J'ai conversé, également, avec ceux qui les accompagnaient et qui parlaient l'anglais, et l'impression que je me suis faite d'eux, c'est que ce sont des gens qu'il est fort bon d'avoir ici. Je ne dis pas qu'il faille les importer par milliers à la fois, mais je crois que l'ancien commissaire des Douanes (M. Wallace) a mal interprété les paroles du ministre de l'Intérieur en ce qui concerne le nombre des immigrants. L'honorable ministre a dit que ce nombre devait être limité parce qu'il était impossible aux fonctionnaires du département d'en établir plus de 5,000 dans une année, et que l'exécédent devait attendre la révolution des années.

Les Doukhobortsés ne sont pas une race, mais une secte ; c'est l'oppression et la persécution du pouvoir qui domine en leur pays qui les déterminent à l'abandonner. Leur cas est la répétition de celui des Quakers et des non-conformistes anglais qui comptèrent dans leurs rangs quelques-unes des figures les plus distinguées dans l'histoire d'Angleterre, comme Georges Fox, John Bunyan, que l'injustice tyrannique des juges et les horreurs de la prison ont déterminés à faire ce qu'ils ont fait. Ainsi des Doukhobortsés, c'est le sentiment religieux qui leur a valu l'oppression de la part de la Russie.

M. ELLIS.

Vu les sentiments qu'ils entretiennent—je n'entends pas convertir cette Chambre au sentiment des Doukhobortsés—c'était pour eux, la chose la plus naturelle du monde que le refus de porter les armes pour le salut d'un pays, qui, eussent-ils accepté de les porter, n'aurait pas plus toléré pour cela, leurs opinions, ni protégé leur propriété. Ils n'avaient rien de mieux à faire que de refuser d'exposer leur vie pour un pays qui refusait de faire quoi que ce fût pour eux. Les signes de leur hétérodoxie par rapport à l'Église russe devront disparaître dans notre pays, parce qu'ils n'y ont pas de raison d'être, ainsi qu'il est arrivé aux quakers aux États-Unis, où la secte existe plutôt comme sentiment que comme organisation religieuse. Donc, les Doukhobortsés en ce pays, finiront par nous ressembler ; ils auront perdu leurs usages nationaux, mais sous l'égide de nos institutions, et grâce à leur industrie et à leurs autres bonnes qualités, ils seront devenus un peuple très utile au Canada. J'ai remarqué, à bord du bâtiment dans lequel ils sont venus, qu'ils obéissaient très volontiers à toutes les exigences de la gouverne, qu'ils s'organisaient entre eux pour aider aux officiers, et qu'ils exécutaient dans ce cas, tous les ordres de ceux qu'ils s'étaient donnés pour chefs, et quand il s'est agi de leur débarquement et de celui de leurs effets, ils ont aidé autant que n'importe qui eût pu le faire, à l'exécution de la besogne. L'ordre le plus parfait régnait parmi eux. Quant à leurs femmes, elles ont prouvé qu'elles s'habitueraient très vite aux mœurs canadiennes. Car elles se sont installées tout de suite dans les wagons confortables que le chemin de fer Canadien du Pacifique avait mis à leur disposition, et ce, avec autant d'aisance que si elles y avaient été accoutumées depuis longtemps, et elles se sont mises, tout de suite, à préparer ce qu'il fallait pour la continuation du voyage. Plusieurs dames de Saint-Jean ont fait leur connaissance pendant leur bref séjour à la ville, et l'impression qu'y a laissée ce peuple est des plus favorables ; nous avons tous compris que cela augurait fort bien de leur avenir au Canada. Naturellement, j'ignore quel sera cet avenir ; tout ce que je sais, c'est que ces gens sont venus au Canada avec le désir sincère de s'y établir et d'y vivre honorablement. C'est ce qui résulte de la conversation que j'ai eue avec leur chef. Je sais bien, comme tout le monde, que les meilleurs immigrants anglais, irlandais ou écossais vaudraient mieux que ceux-là, mais il nous est impossible, désormais, de choisir nos immigrants comme nous le voudrions. L'Empire anglais s'est tellement étendu, qu'il compte, dans toutes les parties du monde, des plaines fertiles vers lesquelles peut se diriger le peuple anglais. Dans les circonstances, ce que nous avons de mieux à faire, c'est de demander à notre civilisation de mettre ces gens à même de vivre à l'aise, et d'en faire d'excellents citoyens.